NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

64 Nº 6 1937

L'Eglise et le communisme (1)

René BOIGELOT (s.j.)

p. 577 - 607

https://www.nrt.be/es/articulos/l-eglise-et-le-communisme-1-3560

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'ÉGLISE ET LE COMMUNISME

La condamnation du communisme contenue dans l'encyclique *Divini Redemptoris* n'est pas chose nouvelle : Pie IX (1), Léon XIII (2) l'avaient prononcée jadis et Pie XI (3) l'avait réitérée en un passage de *Quadragesimo Anno*.

L'intervention de l'Église n'est pas nécessitée, comme c'était le cas partiellement pour le socialisme lors de *Quadragesimo Anno*, par une évolution que le communisme aurait subie en ses principes. Lénine (4) et Staline se prétendent les conti-

(1) Encyclique « *Qui pluribus* », 9 novembre 1846 (*Acta Pii IX*, vol. I, p. 13).

(2) Encyclique « *Quod apostolici muneris* », 28 décembre 1878 (*Acta Leonis XIII*, vol. I, p. 46.

(3) 18 décembre 1924. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. XVI (1924), pp. 494-495.

(4) Lénine n'est pas un simple exégète du marxisme; il en est le continuateur progressiste. Il reste strictement fidèle aux principes philosophiques marxistes, mais il les applique à des situations en partie nouvelles. Staline aime à répéter que « le léninisme, c'est le marxisme de l'époque de l'impérialisme » (STALINE, *Les questions du léninisme*, Paris, Éditions sociales internationales,

nuateurs fidèles du Marxisme authentique; ils s'en font un titre d'honneur et s'opposent avec fierté aux socialistes qui ne professent plus, disent-ils avec raison, qu'un marxisme émasculé et abâtardi (1). Si l'Église intervient à nouveau aujourd'hui sous la forme solennelle d'une encyclique, ce n'est donc pas pour préciser ses positions vis-à-vis d'une doctrine qui aurait évolué; elle le fait parce que le communisme bolchévique et athée est devenu pour l'univers « un danger qui va s'aggravant de jour en jour » (*Divini Redemptoris*, n. 6) (2).

Depuis Marx et depuis le début du siècle, des faits nouveaux dont plusieurs très récents, qui viennent d'être rappelés dans l'article de mai de la revue, sont survenus : l'instauration du communisme en Russie, ses ravages particulièrement visibles en certains pays, comme le Mexique et l'Espagne, ses progrès très nets en d'autres, comme la France, sa propagande à l'œuvre partout. A cause de « ce péril si menaçant », le Saint-Siège a cru de son « devoir d'élever à nouveau la voix en un document plus solennel » (n. 3) pour mettre l'univers en garde.

Si la nouvelle encyclique rappelle la doctrine communiste en ses principes de base, si elle attire l'attention du monde sur les modes étonnamment habiles de sa propagande, si elle apparaît comme d'une extrême actualité en essayant de susciter chez les divers peuples une attitude énergique de défense contre le

t. I, p. 11; p. 70). Marx vivait aux débuts du capitalisme, Lénine en ce qu'il appelle sa « dernière étape », celle de l'hypercapitalisme ou impérialisme. Staline, lui, n'a rien d'un philosophe ou d'un théoricien. Il est, ou mieux il était, car il commence à dévier aujourd'hui, le praticien du léninisme.

(1) Lénine cite et approuve le mot de Marx sur les socialistes, ces « marxistes à la manque » : « J'ai semé des dragons, j'ai récolté des puces ». LÉNINE, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions sociales internationales, t. XX, p. 149. Toutes nos références de Lénine, sauf indications contraires, se feront à cette édition, que nous indiquerons par les initiales *o. c.* (œuvres complètes). L'édition française, inachevée encore, comprend aujourd'hui huit volumes in-8° de 400 à 700 pages environ (tomes 4, 7, 8, 10, 13, 20, 21, 25), superbement imprimés. Le tome 25 s'arrête à l'année 1920.

(2) L'encyclique ayant paru avec paragraphes numérotés de 1 à 82, nous renvoyons aux numéros du texte lui-même que l'on retrouvera dans n'importe quelle édition; nous nous contenterons désormais d'écrire : « n. 2 » ou « n. 35 », **etc., sans répéter le titre de l'encyclique.**

bolchevisme, elle n'apporte pourtant, quant à la condamnation de celui-ci, aucun élément doctrinal nouveau (1).

Il en va à peu près de même au point de vue social. L'encyclique se contente dans l'ensemble de rappeler avec une particulière insistance les enseignements de l'Église en cette matière, elle souligne à nouveau très vigoureusement la nécessité urgente de la restauration de l'esprit chrétien dans toute la vie publique; on trouve cependant ici et là tel point de doctrine exprimé avec une vigueur nouvelle et jusqu'ici inégalée dans des documents pontificaux.

L'encyclique *Divini Redemptoris*, à l'envisager du point de vue exclusivement doctrinal, ne peut donc se comparer en importance aux encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*; par contre, à l'envisager du point de vue plus pragmatique des nécessités du temps présent, elle prend, en insistant sur la gravité du danger communiste, sur l'urgente nécessité d'aviver l'esprit surnaturel et le sens social des chrétiens, une signification considérable. En la promulguant, l'Église a montré qu'elle ne faillissait pas à sa mission de guide des nations; il reste aux chrétiens à remplir la leur.

1re Partie : LE COMMUNISME

I. L'Exposé du Communisme doctrinal (2).

L'exposé que fait du communisme l'encyclique étudie la doctrine en profondeur, par ses principes philosophiques de base.

(1) Un seul point est nouveau, mais il ne vise pas le communisme doctrinal : c'est une directive d'ordre pratique, celle « de n'admettre sur aucun terrain, (fût-ce le terrain humanitaire et charitable) de collaboration avec le communisme » (n. 57, 58).

(2) Voici le plan que nous suivrons dans cette première partie. Les paragraphes V et VI paraîtront dans le fascicule de juillet, avec notre seconde partie : La bâtisse de la seule cité vraiment humaine.

1re Partie : LE COMMUNISME.

I. Exposé du communisme doctrinal.

1. Matérialisme.

2. Le sort de la personne humaine.

1° La liberté au sens communiste.

Il étonnera sans doute et catholiques et communistes de la masse.

Nous avons entendu des catholiques nous dire : « tel principe — par exemple celui sur la suppression de l'État — fait-il vraiment partie de la doctrine communiste, marxiste ou léniniste, ou n'est-il que l'opinion de tel théoricien particulièrement avancé ? Ce qu'on voit en Russie aujourd'hui est tellement à l'antipode de la suppression de l'État qu'on ne comprend pas que ce point soit au programme communiste ? »

Il n'y a pas que des catholiques à pouvoir s'étonner. S'il advenait que des communistes de la masse lussent l'encyclique, lecteurs quotidiens de *La Voix du Peuple* ou de *L'Humanité* ou auditeurs des discours de MM. Lahaut ou Thorez, ils n'y reconnaîtraient guère ni le style ni les idées ni les slogans coutumiers de leurs lectures ou de leurs meetings : « le pain, la paix, la liberté ». Leur communisme à eux, communisme passionnel et non-philosophique, est fait d'un complexe de sentiments divers, où paille et grains sont mélangés : souffrances d'infériorité sociale, révolte contre l'état inique du milieu actuel, aspiration vers une meilleure justice, envie des classes possédantes, acceptation de la violence comme moyen de changer la société, haine du cœur et dureté à l'égard des autres milieux sociaux, hostilité à la religion considérée comme « opium du

2° L'égalité au sens communiste.
3° L'individu communiste.
3. Le sort de la famille.
4. Le sort de l'État.
5. Ce que serait la société communiste.

II. Jugement de l'Église sur le communisme doctrinal.

III. Exposé des méthodes d'action du communisme.
1. Les promesses éblouissantes : le camouflage.
2. La propagande.

IV. *Jugement de l'Église sur l'attitude à tenir vis-à-vis des méthodes* d'action du communisme.

V. Les résultats du communisme.
1. Réussite partielle.
2. Échecs et tares.
1° L'échec économique.
2° Le terrorisme.

VI. Conclusion.

peuple »... Quant aux thèses philosophiques qui inspirent le système auquel ils adhèrent, ils auraient, sur plus d'un point, peine à les formuler. Mais elles animent toute la propagande qui les atteint, toute l'action à laquelle ils prennent part et dont ils ne comprennent pas les principes de base dans toute leur ampleur. Comme M. Jourdain et sa prose, ils vivent de philosophie, sans le savoir. « Beaucoup » — c'est pourquoi l'encyclique ne veut « aucunement les condamner en masse » (n. 24) — « ont été trompés par des espérances fallacieuses » (n. 24), par un « pseudo-idéal de justice, d'égalité et de fraternité dans le travail... contagieux, spécialement en un temps comme le nôtre, où par suite d'une mauvaise répartition des biens de ce monde règne une misère anormale » (n. 8).

L'encyclique ne s'arrête donc pas aux mobiles concrets et immédiats de propagande communiste, « amélioration du sort des classes laborieuses, suppression des abus réels provoqués par l'économie libérale, obtention d'une répartition plus équitable des richesses » (n. 15), objectifs qu'elle déclare « parfaitement légitimes » (n. 15) et par lesquels on appâte et séduit la masse travailleuse, voire même « des esprits distingués » (n. 15), idéalistes généreux mais aveugles; dépassant ces mobiles tangibles, elle va relever les mobiles philosophiques profonds que professèrent Marx, Lénine, Staline et tous les grands chefs du communisme, et qui inspirèrent et inspirent encore l'action communiste internationale. C'est pourquoi les communistes passionnels, a-philosophes, n'y reconnaîtront sans doute pas intégralement « leur » communisme.

L'efficace du communisme, ce par quoi il séduit et entraîne les esprits et les cœurs, ce qui anime sa mystique et fait son mordant sur les âmes, c'est sa promesse d'apporter à l'humanité, non plus dans un avenir lointain et invisible, mais dès cette terre, à bref délai, ce qui fait l'éternelle nostalgie de l'homme : le bonheur. L'homme aspire du fond de son être à la possession du « paradis perdu »; il rêve de paix, de jouissance, de justice; cette soif inaltérée d'un Éden sous-tend toutes ses activités.

Ce bonheur, le communisme — et c'est sa force aujourd'hui comme ce sera demain sa fragilité par la déception qu'il aura causée — a l'audace enivrante de le promettre dès ici-bas, pour bientôt, de le prétendre à la portée des efforts bâtisseurs de l'homme. Demain, s'il le veut, s'il veut ceindre ses reins et tendre son effort, l'homme pourra vivre dans un monde, qu'il aura lui-même construit, de confort, de fraternité, d'égalité, de justice. Il y a, dans cette perspective grandiose et immédiate, dans cette promesse d'une cité nouvelle à portée d'efforts, quelque chose de prodigieusement passionnant; et l'on comprend que les âmes de simples ou d'idéalistes (1) s'y laissent séduire.

« Le communisme d'aujourd'hui, d'une manière plus accusée que d'autres mouvements du passé, renferme une idée de fausse rédemption. Un pseudo-idéal de justice, d'égalité et de fraternité dans le travail, imprègne toute sa doctrine et toute son activité d'un certain faux mysticisme qui communique aux foules, séduites par de fallacieuses promesses, un élan et un enthousiasme contagieux » (n. 8).

Mais c'est là, vraiment, une « fausse rédemption », un « pseudo-idéal », un « faux mysticisme », car le paradis sur terre est une chimère impossible à réaliser, étant donné ce qu'est l'homme, l'univers et la vie; de plus il est doublement irréalisable en un régime communiste, fidèle à ses principes philosophiques de bases totalement matérialistes.

1. *Matérialisme absolu dans la conception du monde et de l'histoire.*

Le matérialisme absolu est, à notre époque, une philosophie dépassée, qu'il s'agisse de philosophie pure ou de philosophie des sciences. Les nouveaux systèmes intègrent toujours un certain minimum de spiritualisme. Rarissimes, notamment en biologie, sont les tenants d'un matérialisme total. Hormis en

(1) Qu'on nous comprenne bien. Nous ne croyons nullement qu'il n'y ait que de purs idéalistes ou d'honnêtes gens trompés parmi les communistes. Il y en a, surtout dans la masse et peut-être parmi les chefs secondaires. Mais il y a aussi, surtout chez les meneurs, de parfaits arrivistes, de très authentiques exploiteurs des sentiments populaires.

France, où il compte encore quelques adeptes de renom, il n'est plus admis par aucune École actuelle, ni par la presque totalité des philosophes ou des savants.

La philosophie communiste, elle, en est restée « aux principes du matérialisme dialectique et historique déjà prônés par Marx » (n. 9). Tout — et l'univers, et la vie, et l'homme, et la société avec tous ses courants économiques, sociaux, artistiques, politiques, religieux — tout n'est qu'une résultante de la matière et de ses forces aveugles en action, c'est la superstructure apparemment spirituelle d'une infrastructure réelle, totalement, exclusivement matérielle.

Que l'économique ait une répercussion profonde sur l'humain et le spirituel, qu'il règle partiellement politique, arts, mœurs, religion, c'est la part de vérité du marxisme et du matérialisme. Il est clair par exemple que l'invention de la machine et le développement du machinisme a profondément modifié le facies humain de nos sociétés : quiconque n'ignore pas l'histoire de l'évolution subie depuis deux siècles par nos sociétés y fera la part très large aux facteurs économiques : déchristianisation, dislocation de la famille, luttes sociales, relèvent, entre autres, très nettement de causes économiques, notamment du développement de l'industrie du type d'usine.

Mais le matérialisme marxiste et communiste ne se contente pas de faire sa part aux causes économiques; il ne voit pas la compénétration, l'interférence, la mutuelle interaction du matériel et du spirituel; étonnamment myope, il prétend que tout, sans exception, même ce qu'on appelle communément le spirituel, est explicable par les seules forces de la matière en mouvement et que seule existe cette matière. L'univers physique, biologique, humain, est pure matière; il n'y a ni esprit, ni âme, ni au-delà, ni Dieu.

Notre programme, écrit Lénine, repose tout entier sur une philosophie matérialiste. « Si le monde est matière en mouvement, il ne peut rien y avoir en dehors de cette matière, en dehors de l'univers extérieur physique familier à chacun » (1). « L'esprit n'est

(1) LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, dans *o. c.*, t. XIII, p. 301.

que le produit supérieur de la matière » (1). « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle, sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées » (2). « De même que la connaissance de l'homme reflète la nature qui existe indépendamment de la volonté humaine, c'est-à-dire la matière en cours de développement, la connaissance sociale de l'homme (c'est-à-dire les diverses opinions et doctrines philosophiques, religieuses, politiques et autres) reflète le régime économique de la société. Les institutions politiques s'érigent, en superstructure, sur une base économique » (3). « Dieu est par-dessus tout un complexe d'idées, *nées* de l'assujettissement passif de l'homme à la nature et à un joug de classe; c'est un complexe d'idées affermissant cette oppression, assoupissant la lutte de classe » (4).

On voit que l'encyclique ne fausse en rien la pensée marxiste et communiste en écrivant :

« *Cette doctrine enseigne qu'il n'existe qu'une seule réalité, la matière, avec ses forces aveugles; la plante, l'animal, l'homme sont le résultat de son évolution. De même, la société humaine n'est pas autre chose qu'une apparence ou une forme de la matière qui évolue suivant ses lois; par une nécessité inéluctable* elle tend, à travers un perpétuel conflit de forces, vers la synthèse finale : une société sans classes. Dans une telle doctrine, c'est évident, il n'y a plus de place pour l'idée de Dieu, il n'existe pas de différence entre l'esprit et la matière, ni entre l'âme et le corps : il n'y a pas de survivance de l'âme après la mort, et par conséquent nulle espérance d'une autre vie » (n. 9).

Mais alors, dira-t-on, si tout est rigoureusement déterminé dans l'évolution du monde par les forces aveugles de la matière, à quoi rime, en pareille philosophie, une « action », une « propagande », un « effort quelconque » ? Quel sens cela peut-il avoir ?

Marx avait déjà répondu, et Lénine répond après lui, que, si

(1) *Ibid.*, p. 18.

(2) Marx cité par Lénine dans *Marx, Engels, Marxisme*, Paris, Éditions sociales internationales, p. 22.

(3) *Ibid.*, p. 72.

(4) LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, dans *o. c.*, t. XIII, p. XXIV.

l'intervention de l'homme ne peut modifier le sens de la marche de l'histoire, il peut en accélérer le rythme (1). Le sens de la marche est déterminé : le monde progresse en intégrant, en des synthèses historiques successives, les thèses et antithèses antécédentes; c'est le mouvement « dialectique »! « Le communisme est quelque chose qui naît, *par voie de développement*, du capitalisme » (2). A la thèse « capital », s'oppose l'antithèse « prolétariat » ; le monde économique va en exacerbant cette opposition, en concentrant la richesse du capital en peu de mains, — époque du capitalisme monopolisateur ou impérialisme (3) — en accroissant et en universalisant la misère des masses. Mais ce processus aura une fin : ce sera le Grand Soir révolutionnaire qui posera les fondements (4) de la solution

(1) « Hegel, dit Lénine, exposa le premier avec justesse les rapports de la liberté et de la nécessité. La liberté est pour lui la connaissance de la nécessité : « La nécessité n'est aveugle que tant qu'elle n'est pas connue ». La liberté n'est pas dans une indépendance illusoire par rapport aux lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité, fondée sur cette connaissance, de les faire agir afin d'atteindre des fins déterminées. Cela se rapporte aussi bien aux lois de la nature extérieure qu'à celles qui régissent l'être matériel et moral de l'homme... » LÉNINE, citant Engels et l'approuvant dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, *o. c.*, t. XIII, p. 157. Il suffit de transposer ces affirmations aux lois économiques qui régissent le déterminisme de l'évolution des sociétés. Les connaître, c'est « avoir la possibilité, fondée sur cette connaissance, de les faire agir afin d'atteindre des fins déterminées », en l'occurrence, un plus rapide déclenchement du *Grand Soir*.

(2) LÉNINE, *L'État et la Révolution* dans *o. c.*, t. XXI, p. 522.

(3) « L'impérialisme ou époque du capital financier est ce haut degré de développement de l'économie capitaliste où les associations capitalistes de monopole — syndicats, cartels, trusts, — acquièrent une importance décisive; où le capital bancaire, parvenu à un degré énorme de concentration, fusionne avec le capital industriel, tandis que l'exportation du capital dans les pays étrangers revêt de très grandes proportions... [Tout cela fait] du degré actuellement atteint par l'évolution du capitalisme l'ère de la révolution prolétarienne socialiste ». LÉNINE, *o. c.*, t. XX, pp. 350-351.

(4) « Le but [de la dictature du prolétariat], c'est de créer le socialisme, d'abolir la division de la société en classes, de faire de tous les membres de la société des travailleurs, de supprimer toute possibilité d'exploitation de l'homme par l'homme. Ce but ne peut être atteint du premier coup. Il exige une époque de transition assez longue du capitalisme au socialisme, parce que la réorganisation de la production est chose difficile, parce qu'il faut du

de ces antithèses dans la synthèse d'une société communiste sans classes et sans haines!

Mais l'homme peut hâter la maturation de ce fruit : l'accroissement ininterrompu de l'antagonisme capital-prolétariat est le sang maternel qui nourrit secrètement la Cité future en gestation. Il suffit d'attiser les antagonismes, de les exaspérer; ce sang nutricier suralimentera le fruit et hâtera l'heure de l'enfantement merveilleux! On voit comment de cette conception philosophique naît directement la conclusion qu'il faut entretenir vigoureusement la lutte des classes, susciter des conflits, les envenimer, les faire durer le plus possible : ce à quoi s'exercent avec persévérance — l'histoire toute récente de France et de Belgique le prouve — les meneurs communistes.

« Insistant sur l'aspect dialectique de leur matérialisme, les communistes prétendent que le conflit, qui porte le monde vers la synthèse finale, peut être précipité grâce aux efforts humains. C'est pourquoi ils s'efforcent de *rendre plus aigus les antagonismes qui surgissent entre les diverses classes de la société*; la lutte des classes, avec ses haines et ses destructions, prend l'allure d'une croisade pour le progrès de l'humanité. Par contre, toutes les forces qui s'opposent à ces violences systématiques, quelle qu'en soit la nature, doivent être anéanties comme ennemies du genre humain » (n. 9).

temps pour ces transformations radicales dans tous les domaines de la vie, parce que la force énorme de l'accoutumance à l'économie petite-bourgeoise et bourgeoise ne peut être surmontée que par une lutte longue et acharnée. C'est pourquoi Marx parle de toute une période de dictature du prolétariat comme d'une période transitoire du capitalisme au socialisme » : STALINE, citant et approuvant Lénine, dans *Les questions du léninisme*, Paris, Éditions sociales internationales, t. I, p. 22.

« Sous la dictature du prolétariat, il faudra rééduquer des millions de paysans et de petits propriétaires, des centaines de milliers d'employés, de fonctionnaires, d'intellectuels bourgeois, les soumettre à l'État prolétarien, vaincre en eux leurs habitudes et leurs traditions bourgeoises,.. rééduquer dans une longue lutte les prolétaires eux-mêmes qui ne s'affranchissent pas de leurs préjugés petits-bourgeois du premier coup, par miracle, par ordre supérieur, par l'injonction de la révolution ou d'un décret quelconque, mais seulement au cours d'une lutte longue et difficile contre les innombrables influences petites-bourgeoises » : LÉNINE, *La maladie infantile du communisme*, cité par STALINE, *ibid.*, p. 98.

2. *Le sort de la personne humaine.*

1° *La liberté au sens communiste.*

Évidemment, dans une conception matérialiste, l'homme ne peut être libre au sens traditionnel du mot, celui d'une certaine émergence de notre volonté au-dessus des inclinations puissantes de notre tempérament, de nos instincts, de nos passions, de nos habitudes, celui d'un certain pouvoir de choix dans nos activités. Pour le communisme, l'homme est *entièrement* déterminé par ses instincts, invinciblement poussé par eux. C'est en ce sens que l'encyclique écrit :

« Le communisme dépouille l'homme de sa liberté, principe spirituel de la conduite morale; il enlève à la personne humaine tout ce qui constitue sa dignité, tout ce qui s'oppose moralement à l'assaut des instincts aveugles » (n. 10).

L'homme est un animal, plus perfectionné sans doute que les autres, mais il est entièrement du type animal, régi, comme lui, par des instincts, plus complexes sans doute et plus multiples, mais de même nature et entièrement nécessitants (1).

A cette accusation de l'encyclique, les communistes se récrieront : « Nous accuser de nier la liberté est pure calomnie. Voyez notre programme : pain, paix, liberté! » Il importe donc de préciser quel sens ce mot peut avoir en une philosophie matérialiste.

Ce que nous venons de dire plus haut (p. 583) fera aisément comprendre qu'il ne peut s'agir que d'une liberté purement économique, d'une liberté de classe. Celle-ci est à deux étapes.

(1) Soit dit en passant, dans une pareille philosophie qui nous égalise en nature profonde à l'animal, on ne voit vraiment pas sur quels titres justificatifs les communistes de nos régions s'appuient pour parler de la « dignité de l'homme ». D'après leur philosophie, entre l'animal et nous, il y a une simple différence de degré de complexité matérielle. En philosophie chrétienne au contraire, il n'y a pas seulement différence de degré mais d'univers. L'homme transcende l'animal; seul, il est doté d'intelligence et de liberté; il est immortel; il est frère du Christ, fils de Dieu, appelé à une destinée rigoureusement divine. L'on comprend qu'ici on puisse parler de « dignité de l'homme » **et exiger des employeurs qu'ils la respectent plus que la marchandise!**

La première sera franchie quand par la suppression de la propriété privée le prolétaire ne sera plus à la merci du patron ou du capital exploiteur. En régime capitaliste, l'ouvrier est opprimé : il n'a qu'une liberté, celle de travailler et d'être payé juste assez pour être nourri et procréer des enfants qui reprendront ses chaînes. La suppression de la propriété privée par « l'expropriation des expropriateurs » mettra fin à cet esclavage. Et ce sera une première étape dans la réalisation de la liberté.

Il restera cependant encore, pendant un certain temps, la dépendance de l'État, cet instrument politique de police et d'oppression. Au stade démocratique bourgeois et capitaliste, l'État est un instrument de contrainte aux mains de la minorité capitaliste contre la majorité du prolétariat : c'est une « démocratie tronquée, misérable, falsifiée, une démocratie pour les riches seuls » (1). Au premier stade du communisme, l'État est un instrument de contrainte aux mains de la majorité ouvrière contre la minorité contre-révolutionnaire; « la dictature du prolétariat, période de transition vers le communisme, instituera pour la première fois une démocratie pour le peuple, pour la majorité, tout en réprimant nécessairement la minorité, les exploiteurs » (2); c'est la « démocratie prolétarienne »; mais l'existence de l'État, même démocratique prolétarien, empêche encore l'instauration de la liberté totale. Quand enfin, par l'efficace du nouveau régime, les vertus communistes seront devenues habitudes, on pourra supprimer l'État parce que les hommes, loups devenus moutons, observeront ces vertus « sans violence, sans contrainte, sans subordination, sans cet appareil spécial de contrainte qui s'appelle l'État ... Ce n'est qu'alors que l'État cessera d'exister et que l'on pourra *parler de liberté* » (3).

En attendant cette liberté... pour demain, et durant tout le temps nécessaire à l'édification de la Cité communiste, on en est, selon le mot de Lénine lui-même, à « une discipline

(1) LÉNINE, dans *L'État et la Révolution*, o. c., t. XXI, p. 515.
(2) LÉNINE, *ibid.*,
(3) LÉNINE, *ibid.*

d'atelier » (1), et cela non seulement contre les anciens capitalistes dont le sort en Russie n'a rien d'enviable, mais aussi contre la grande masse de la population, soumise à une dictature inouïe. On nous dit qu'elle n'est qu'une étape, mais, malheureusement, celle-ci menace d'être terriblement longue, plus longue encore qu'on ne l'avait pensé au début. Le paradis terrestre recule à l'horizon illimité et imprécis de l'avenir!

2° *L'égalité au sens communiste.*

L'homme sera donc libre... demain! Il sera aussi l'égal des autres... demain..., en ce sens que toutes les classes sociales seront abolies : « L'égalité dans le sens d'abolition des classes est notre but » (2); en ce sens aussi que chacun recevra de la collectivité selon ses besoins. Sans doute, il faudra bien passer par une phase inférieure de la société communiste, où chacun recevra un certificat lui donnant droit dans les magasins publics à une quantité de produits proportionnée à son travail. Mais ce n'est là qu' « une égalité apparente » (3). Car « les individus ne sont pas égaux, l'un est plus faible, l'autre plus fort, l'un est marié, l'autre célibataire, l'un a plus d'enfants, celui-là moins » (4), etc. A égalité de travail, et par conséquent à égalité de substances reçues :

« l'un reçoit donc effectivement plus que l'autre, est plus riche que l'autre, etc. Pour éviter toutes ces difficultés le droit devrait être non pas égal mais inégal » (5). « La première phase du communisme ne peut donc pas encore réaliser la justice et l'égalité; des différences de richesse subsistent et des différences injustes, mais ce qui ne saurait continuer à subsister, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, car nul ne pourra plus détenir, à titre de propriété privée, des moyens de production, des fabriques, des machines, de la terre » (6).

« On n'accorde aux individus aucun droit de propriété sur les ressources naturelles ou sur les moyens de production parce qu'ils

(1) LÉNINE, dans *L'État et la Révolution*, dans *o c.*, t. XXI, p. 525.
(2) LÉNINE, *La révolution bolcheviste*. Écrits et discours de 1917 à 1923. Traduits du russe et annotés par Serge Oldenbourg. Paris, Payot. 1931, p. 178.
(3) LÉNINE, dans *L'État et la Révolution*, dans *o. c.*, t. XXI, p. 517.
(4) *Ibid.*, p. 518. — (5) Texte de Marx cité par LÉNINE, *ibid.* — (6) *Ibid.*

sont l'origine d'autres biens et que leur possession entraînerait la domination d'un homme sur l'autre. Voilà précisément pourquoi ce genre de propriété privée devra être radicalement détruit comme la première source de l'esclavage économique » (*Divini Redemptoris*, n. 10).

A ce stade n'est donc détruit encore que « l'injuste accaparement privé des moyens de production,... non l'injuste répartition des objets de consommation » (1).

L'étape supérieure du communisme sera celle où « la société pourra écrire sur ses drapeaux : de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » (2).

C'est le moment où « l'État pourra disparaître complètement ». « Chacun sera libre de prendre selon ses besoins » (3), grâce à l'expansion gigantesque des forces productrices rendue possible par l'expropriation des capitalistes » (4). Quand cela se fera-t-il ? « Pas un socialiste ne s'est avisé de promettre l'avènement de la phase supérieure du communisme : quand les grands théoriciens du communisme la prévoient c'est qu'ils supposent une tout autre productivité du travail que celle d'aujourd'hui, ainsi qu'un tout autre homme que celui d'aujourd'hui » (5).

En attendant il faudra passer par une phase de « contrôle » (6), c'est-à-dire de caporalisme, d'une durée indéfinie, où les « ouvriers armés » procéderont dans le travail commun « au contrôle des parasites, des fils à papa, des coquins et autres gardiens des traditions capitalistes » (7) ; grâce à ce régime hautement policier, « la nécessité d'observer les règles simples et fondamentales de toute société humaine passera très vite à l'état d'habitude » (8), et permettra l'inauguration de la phase supérieure du communisme.

Donc la marche vers l'égalité connaîtra deux étapes : la première sera réalisée par la suppression de la propriété privée, ce qui abolira les anciennes inégalités et l'ancienne exploitation

(1) LÉNINE dans *L'État et la Révolution*, dans *o. c.*, t. XXI. p. 518.
(2) Texte de MARX, cité par LÉNINE, *ibid.*, p. 520.
(3) *Ibid.* p. 521.
(4) *Ibid.*, p. 520.
(5) *Ibid.*, p. 521.
(6) *Ibid.* p. 525.
(7) *Ibid.*, p. 526. — (8) *Ibid.*

de classe, mais laissera subsister les inégalités de répartition; la seconde, définitive, terme suprême de l'égalité, rendra à chacun « non selon ses œuvres », mais selon ses besoins.

En pareil régime, même au stade du communisme parfait, mais surtout au stade inférieur, il faudra bien encore une autorité au moins économique pour régler certaines questions de production. Celle-ci sera élue, à tout moment révocable, au gré de la majorité (1). Par là sera sauvegardé au maximum le pouvoir de la collectivité. Il est à peine besoin d'ajouter que le communisme matérialiste et athée reconnaît cette collectivité comme *seule* et exclusive source du pouvoir, si modique subsiste-t-il, et rejette toute origine divine de celui-ci.

« Dans les relations des hommes entre eux, on soutient le principe de l'égalité absolue, on rejette toute hiérarchie et toute autorité établie par Dieu... Tout ce qui existe de soi-disant autorité et subordination entre les hommes dérive de la collectivité comme de sa source première et unique » (n. 10).

3° *L'individu communiste en face de la collectivité.*

Dans un régime communiste, où l'homme est totalement dénué de toute propriété privée, on devine ce qu'il peut lui rester de liberté et d'indépendance vis-à-vis de la collectivité. Il ne peut vivre que par elle, puisqu'il en reçoit son pain quotidien matériel et intellectuel. Il s'en suit qu'il devra vivre uniquement pour elle, qu'il ne pourra agir qu'en vue du bien collectif, qu'il ne pourra penser que selon la ligne collective, qu'il sera impitoyablement sacrifié au bien collectif : « rouage d'une machine » telle sera sa meilleure définition. « Il faut que tous travaillent d'après un seul plan commun, sur la terre commune à tous, dans les fabriques et les usines communes, d'après un système commun » (2). L'encyclique est donc en droit d'ajouter : « On ne reconnaît à l'individu, en face de la collectivité, aucun des droits naturels à la personne humaine : celle-ci dans le communisme n'est plus qu'un rouage du système » (n. 10).

(1) LÉNINE, dans *o. c.*, t. XX, p. 353.

(2) LÉNINE, *La révolution bolcheviste*, Écrits et discours traduits et annotés par OLDENBOURG, Paris, Payot, p. 245.

3. *Le sort de la famille.*

Marx, fidèle au matérialisme, avait écrit (1), et Lénine l'approuve :

« La grande industrie, par le rôle décisif qu'elle assigne aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes, dans les processus de production socialement organisés en dehors de la sphère familiale, n'en crée pas moins la nouvelle base économique pour une forme supérieure de la famille et des relations entre les deux sexes ».

Quelle sera cette forme supérieure de la famille ?

Aujourd'hui nous vivons en un régime, relatif, de monogamie. Celle-ci, superstructure familiale, est due à une infrastructure déterminée du régime économique, celle de la propriété privée.

« La monogamie est fondée sur la domination de l'homme, avec le but exprès de procréer des enfants d'une paternité incontestée, et cette paternité est exigée parce que ces enfants doivent en qualité d'héritiers directs entrer un jour en possession de la fortune paternelle... » (2). « La monogamie fut la première forme de famille qui fut fondée sur des conditions non pas naturelles mais économiques, à savoir le triomphe de la propriété individuelle sur le communisme spontané primitif » (3).

Mais « les moyens de production une fois passés à la collectivité, la famille individuelle cesse d'être l'unité économique de la société. L'économie domestique privée se transforme en une industrie sociale » (4). « Les soins et l'éducation à donner à l'enfant deviennent une affaire publique; la société prend un soin égal de tous les enfants, qu'ils soient légitimes ou naturels. Ainsi disparaît le souci « des suites », aujourd'hui le motif social essentiel, tant moral qu'économique, qui empêche une jeune fille de se donner sans arrière-pensée à celui

(1) MARX, *Le capital*, Paris, Éditions Costes, t. III, p. 178.

(2) ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions Costes, p. 60. Nous citons Engels que Lénine suit toujours fidèlement. Nous avons peu de textes de Lénine sur la famille dans les volumes parus de ses œuvres. Mais les réalisations de la législation soviétique prouvent que ses idées restaient, en ce domaine comme dans les autres, fidèles aux grands théoriciens marxistes.

(3) *Ibid.*, p. 65.

(4) C'est bien le but des mesures prises pour faciliter la dissolution de **la famille. Celle-ci est un reste, une forteresse et une diffuseuse d'esprit** bourgeois.

qu'elle aime. Est-ce que cela ne suffira pas pour amener progressivement plus de liberté dans le commerce sexuel ? » (1).

« Ce qui disparaîtra décidément de la monogamie, ce sont tous les caractères qui lui ont été imprimés par les conditions de la propriété auxquelles elle doit sa naissance; ces caractères sont d'abord la prépondérance de l'homme et ensuite l'indissolubilité. La prépondérance de l'homme dans le mariage est une simple conséquence de sa prépondérance économique et elle tombera d'elle-même avec celle-ci... Si le mariage fondé sur l'amour est seul moral, celui-là seul peut l'être où l'amour persiste. Mais la durée de l'accès d'amour est fort variable suivant les individus, notamment chez les hommes, et une disparition de l'inclination ou une éviction par un amour passionnel nouveau fait de la séparation un bienfait pour les deux parties comme pour la société. On épargnera seulement aux gens de patauger dans la boue inutile d'un procès en divorce » (2).

On voit que l'encyclique ne trahit pas la pensée marxiste quand elle écrit :

« En refusant à la vie humaine tout caractère sacré et spirituel, une telle doctrine fait nécessairement du mariage et de la famille une institution purement conventionnelle et civile, fruit d'un système économique déterminé. On nie par conséquent l'existence d'un lien matrimonial de nature juridico-morale qui soit soustrait au bon plaisir des individus ou de la collectivité et, par suite, on rejette l'indissolubilité de ce lien » (n. 11).

Quant à la femme, on l'émancipera totalement, nous dit-on :

« Seul au monde, le pouvoir des soviets a, le premier, complètement aboli les vieilles lois bourgeoises, les lois abominables qui consacraient l'infériorité légale de la femme et les privilèges de l'homme, notamment dans le mariage et les rapports avec les enfants... Mais c'est insuffisant. L'égalité devant la loi n'est pas encore l'égalité dans la vie... Il faut à cette fin que les ouvrières prennent une part de plus en plus grande à la gestion des entreprises publiques (3) et à l'administration de l'État » (4).

« Faire participer la femme au travail productif social, l'arracher à « l'esclavage domestique », la libérer du joug abrutissant et humiliant, éternel et exclusif, de la cuisine et de la chambre des enfants, voilà

(1) *Ibid.*, p. 81.

(2) *Ibid.*, p. 91. On connaît la législation russe sur le mariage et le divorce : cohabitation vaut mariage; simple déclaration à un guichet ou cessation de cohabitation vaut divorce.

(3) Usines, fermes d'État, etc.

(4) LÉNINE, *o. c.*, t. XXV, pp. 55-56.

la tâche principale. Cette lutte sera longue. Mais elle prendra fin par la victoire du communisme » (1).

Le léninisme croit donc qu'on aura réalisé la femme idéale, la libération de la femme et l'égalité de la femme avec l'homme, en lui donnant le droit d'être et en la poussant à être ouvrière d'usine, mineur, carrier, métallurgiste comme l'homme; son travail lui assurera l'indépendance complète vis-à-vis de celui-ci. Pour nous, que la femme travaille en U. R. S. S. au fond des mines, ce n'est pas un progrès mais un recul et, quoi qu'on dise et qu'on fasse, le fardeau de pareille vie ne sera pas égal pour elle et pour lui. Les faits se moquent de toutes les théories.

« En particulier, le communisme n'admet aucun lien spécial de la femme avec la famille et le foyer. En proclamant le principe de l'émancipation de la femme, il l'enlève à la vie domestique et au soin des enfants pour la jeter dans la vie publique et dans les travaux de la production collective au même titre que l'homme » (n. 11).

Quant aux enfants, voici leur sort :

« Nous reprochez-vous de vouloir abolir l'exploitation des enfants par leurs parents ? Ce crime-là, nous l'avouons... Nous brisons, dites-vous, les liens les plus sacrés en substituant à l'éducation de la famille l'éducation par la société ?... Les communistes n'inventent pas cette ingérence de la société dans l'éducation; ils cherchent seulement à en changer le caractère et arrachent l'éducation à l'influence de la classe régnante » (2).

Comme le disait Engels dans le texte cité plus haut, « les soins et l'éducation à donner à l'enfant deviennent une affaire publique ». Les enfants sont à l'État, non aux parents. L'État, à l'abri de la famille individualiste, s'efforcera de les élever dans une mentalité intégralement communiste. L'on sait les résultats obtenus et que des enfants allaient jusqu'à renier publiquement leurs parents dans les journaux, parce que ceux-ci étaient soit d'anciens bourgeois, soit croyants, soit insuffisamment communistes. Un décret récent a dû rétablir l'autorité des parents sur les enfants !

« Le soin du foyer et des enfants est dévolu à la collectivité; on

(1) LÉNINE, *o. c.*, t. XXV, p. 84.

(2) MARX et ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Bureau d'éditions, p. 27.

retire aux parents le droit d'éducation que l'on considère comme un droit exclusif de la communauté; c'est seulement au nom de la communauté et par délégation que les parents peuvent encore l'exercer » (n. 11).

4. *Le sort de l'État.*

Que deviendra l'État dans la société communiste?

Pour la philosophie communiste, l'État tire son origine du fait économique de la lutte des classes. Il naît, par génération fatale, du conflit des classes sociales. On reconnaît ici la doctrine matérialiste qui origine toute superstructure des conditions économiques.

« L'État est le produit et la manifestation de l'antagonisme *inconciliable* des classes. L'État apparaît là où les antagonismes de classe ne peuvent être objectivement conciliés et dans la mesure où ils ne peuvent l'être » (1).

« L'État, coercition organisée, a surgi *inévitablement* à un certain degré de développement de la société, lorsque celle-ci, divisée en classes irréconciliables, n'aurait pu subsister sans un pouvoir placé soi-disant au-dessus et séparé d'elles jusqu'à un certain point. Né des antagonismes de classes, l'État... » (2).

Telle est l'origine de l'État; quant à sa nature :

« L'État est une machine spécialement destinée à l'écrasement d'une classe par une autre » (3) ou encore « un exercice organisé, systématique, de la contrainte sur les hommes » (4); « il est caractérisé, à proprement parler, par le commandement exercé sur les masses par des détachements d'hommes armés, distincts du peuple » (5).

« L'État est, entre les mains de la classe dominante, une machine pour l'écrasement de la résistance de ses ennemis de classe. Sous ce rapport, la dictature du prolétariat ne se distingue pas de la dictature d'une autre classe quelconque; car l'État prolétarien est une machine pour l'écrasement de la bourgeoisie » (6).

« L'État n'est que l'instrument du prolétariat dans sa lutte de classe. Une sorte de *trique, rien de plus* » (7).

Quant au sort de l'État dans la société communiste, il est clair.

(1) LÉNINE, *L'État et la Révolution*, *o. c.*, t. XXI, p. 446.
(2) LÉNINE, *Karl Marx*, dans *Marx, Engels, Marxisme;* p. 41.
(3) LÉNINE, *L'État et la Révolution* dans *o. c.*, t. XXI, p. 515.
(4) *Ibid.* p. 524. — (5) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 148.
(6) STALINE, *Les questions du léninisme*, t. I, p. 99.
(7) Souligné par LÉNINE dans *De la dictature du prolétariat*, *o. c.*, t. XXV, p. 10.

Après une étape de transition, où il devra subsister, sous la forme de la dictature du prolétariat (1), il est voué à disparaître tout à fait. Et cela est logique avec les prémisses posées plus haut. Car si c'est l'antagonisme des classes qui suscite l'État, la suppression des classes et donc de leur antagonisme doit marquer la suppression de l'État.

« Pour Marx, l'État ne pourrait ni surgir, ni subsister, si la conciliation des classes était possible » (2). « Que la suppression de l'État doive coïncider avec la suppression des classes, tel a toujours été l'enseignement du marxisme » (3). « Marxistes, nous sommes les ennemis de tout État » (4).

Mais alors, dira-t-on, en quoi le communisme se différencie-t-il de l'anarchisme ?

Cette distinction, Lénine l'a dite et redite cent fois.

« Le marxisme se distingue de l'anarchisme en ce qu'il reconnaît la nécessité de l'État et du pouvoir politique pendant la période révolutionnaire en général, et pendant la transition du capitalisme au socialisme en particulier » (5).

Et pourquoi maintenir cet État ?

« Notre nouvel État naissant est un État, car il nous faut des détachements d'hommes armés, car nous avons besoin de l'ordre *le plus strict*, car nous devons réprimer *sans pitié*, par la force, toute tentative de contre-révolution » (6).

« Ce n'est pas dans l'intérêt de la liberté que le prolétariat a besoin de l'État, mais dans l'intérêt de la suppression de ses adversaires » (7).

Mais cet État nouveau n'est déjà plus « du type démocratique, parlementaire », qui étaye la domination de la bourgeoisie au moyen des « institutions d'oppression des masses », police,

(1) Il vaudrait la peine de secouer la paille des mots pour voir le grain. « Dictature du prolétariat », c'est en U. R. S. S. « la dictature de son avant-garde, la dictature du parti » (2 ou 3 millions de membres sur 150 millions d'habitants). Quant à « la dictature du parti », elle est en réalité la dictature voilée des chefs de l'U. R. S. S. et elle devient de plus en plus nettement celle de Staline.

(2) LÉNINE, *L'État et la Révolution*, *o. c.*, t. XXI, p. 447.

(3) *Ibid.*, p. 491.

(4) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 148.

(5) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 133.

(6) *Ibid.*, p. 148.

(7) LÉNINE, *La révolution bolcheviste* (OLDENBOURG), p. 24.

armée, fonctionnaires, tous gens séparés de la masse, « distincts du peuple, privilégiés, pratiquement inamovibles » (1).

Cet État nouveau est du type de la Commune de Paris de 1871, si souvent étudiée par Marx, si fréquemment rappelée comme idéal par Lénine.

« Police et armée permanente seront complètement bannies, remplacées par l'armement général du peuple; toutes les fonctions (juges, fonctionnaires civils, chefs militaires) seront non seulement électives mais aussi révocables à tout moment au gré de la majorité des électeurs; les salaires de tous les fonctionnaires sans exception ne dépasseront pas le salaire moyen d'un bon ouvrier; les institutions parlementaires seront remplacées par les Soviets (conseils) de représentants du peuple » (2).

Mais ce n'est encore là que le stade socialiste, inférieur, du communisme. Un temps viendra où l'infrastructure économique ayant évolué par la disparition de la propriété privée et l'instauration du collectivisme des moyens de production, la superstructure humaine qui en est totalement dépendante (en vertu des principes du matérialisme) se sera modifiée elle aussi. Le « tout autre homme que celui d'aujourd'hui » dont on parlait tantôt sera né sous l'efficace du régime communiste, il se « sera accoutumé peu à peu à observer les règles élémentaires de la vie sociale, connues de tous et répétées depuis des millénaires dans tous les commandements, à les observer sans violence, sans contrainte, sans subordination, sans cet appareil spécial de contrainte qui s'appelle l'État » (3).

A *ce moment idyllique et mythique où tous les hommes ou* presque seront devenus de petits saints laïques, l'État peut disparaître.

« Les Soviets de députés, ouvriers, paysans et autres institutions du nouveau régime... (sont) annonciateurs de la disparition progressive de toute espèce d'État » (4). « La démocratie est une des formes de l'État. Or, Marxistes, nous sommes ennemis de tout État » (5), sauf lors de la période transitoire de la dictature du prolétariat.

(1) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 148.
(2) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 353.
(3) LÉNINE, *L'État et la Révolution*, dans *o. c.*, t. XXI, p. 514.
(4) LÉNINE, *o. c.*, t. XX, p. 149.
(5) LÉNINE, *ibid.*, p. 148.

« La société, avait écrit Engels (1) approuvé par Lénine (2), qui réorganisera la production sur les bases d'une association libre et égalitaire des producteurs, transportera toute la machine de l'État là où sera dorénavant sa place : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze ».

« Le communisme seul (de la seconde étape) rend l'État tout à fait superflu, car il n'y a *plus personne* à contraindre, « personne » au sens social (pas de *classe*), il n'y a plus de lutte systématique à poursuivre contre une certaine partie de la population. Nous ne sommes pas des utopistes et nous ne nions aucunement la possibilité et la fatalité de certains excès *individuels*, non plus que la nécessité de les réprimer. Mais tout d'abord, il n'est pas besoin à cet effet d'un appareil spécial de répression; le peuple armé se chargera lui-même de cette besogne, aussi simplement, aussi facilement qu'une foule civilisée, même dans la société actuelle, sépare des gens qui se battent ou s'oppose à un viol. Nous savons d'ailleurs que la principale cause des excès qui constituent des infractions aux règles de la vie sociale, c'est l'exploitation des masses, vouées à la misère et aux privations. Cette cause principale écartée, les excès commenceront infailliblement à disparaître eux aussi. Nous ne savons ni avec quelle promptitude ni avec quelle gradation, mais il est certain qu'ils disparaîtront. Et l'État disparaîtra avec eux » (3).

Le communisme n'est donc qu'un anarchisme à retardement. Au temps où les loups seront moutons, leur douceur naturelle rendra inutile toute autorité de contrainte. Croira qui veut à ce paradis terrestre!

« Enfin quand l'idéal collectiviste sera devenu pour tous une réalité, au terme utopique de cette évolution, où la société ne connaîtra plus les différences de classe, l'État politique, aujourd'hui *instrument de domination des capitalistes sur les prolétaires, perdra* toute sa raison d'être et « disparaîtra de lui-même ». Cependant, en attendant cet âge d'or, le communisme considère l'État et le pouvoir politique comme le moyen le plus efficace et le plus universel pour arriver à ses fins » (*Divini Redemptoris*, n. 13).

5. *Ce que serait la société communiste.*

Nous ne nous risquerons pas plus que les communistes à faire

(1) ENGELS, *L'origine de la famille, de la propriété privée, de l'État.* Paris, Édit. Costes, 1931, p. 229.

(2) LÉNINE, *L'État et la Révolution* dans *o. c.*, t. XXI, p. 453.

(3) LÉNINE, *L'État et la Révolution*, dans *o. c.*, t. XXI, p. 516.

le tableau de la société aux temps idylliques à venir. Du moins est-il possible, avec l'encyclique, de fixer certains de ces caractères.

Tout y serait fonction d'une conception exclusivement matérialiste.

Aucune autorité ni hiérarchie, sinon celle que nécessiteraient encore les exigences économiques.

« Elle serait une collectivité sans autre hiérarchie que celle du système économique » (n. 12).

Toute l'activité sociale serait orientée à la production des seuls biens terrestres, matériels (richesses) et culturels (sciences et arts), ces derniers étant du reste mutilés de toute échappée mystique vers un monde supra-humain. S'il est vrai que l'art ne vit et ne s'élargit que du mystère du monde et de la vie, on voit toutes les amputations qu'il subira, non seulement dans le domaine strictement religieux — architecture, peinture, musique religieuse — mais même dans le domaine profane où le sens du mystère sous-tend l'inspiration. Le paradis communiste sera d'une atroce grisaille terrestre.

« La société aurait pour unique mission la production des biens par le travail collectif et pour unique fin la jouissance des biens terrestres dans un paradis où chacun donnerait selon ses forces et recevrait selon ses besoins » (n. 12).

Pour quiconque a pour quelques centimes de psychologie humaine et d'expérience de la vie, il n'y a aucun doute que pareil paradis terrestre est une authentique chimère. L'U. R. S. S. nous en fournit elle-même la démonstration. Ses deux essais de collectivisation intégrale (avant la N. E. P. et lors du plan quinquennal) ont grandiosement échoué. L'ère d'une société de saints laïques, spontanément soucieux du bien commun, s'évanouit à l'horizon des possibilités. En fait, l'U. R. S. S. se présente avec une « discipline d'atelier » (1), à laquelle une masse moutonnière et conformiste peut s'adapter, ou mieux à laquelle on l'adapte par d'habiles méthodes de propagande,

(1) Mot de Lénine lui-même, dans *État et Révolution*, *o. c.*, t. XXI, p. 525.

mais qui entraîne un incroyable asservissement, dont ne s'accommoderait aucun de nos prolétariats occidentaux.

« C'est à la collectivité que le communisme reconnaît le droit ou plutôt le pouvoir discrétionnaire d'assujettir les individus au joug du travail collectif, sans égard à leur bien-être personnel, même contre leur propre volonté, et, quand il le faut, par la violence » (n. 12).

En une philosophie matérialiste, l'ordre moral comme l'ordre juridique ne peut s'appuyer sur un fondement éternel, supérieur à l'homme, divin. Il ne peut reposer que sur des valeurs humaines, ou mieux matérielles, et donc mouvantes comme la matière.

« Nous répudions toute morale étrangère aux choses sociales. Ce n'est, disons-nous, que mensonge, duperies, bourrage de crâne des ouvriers et des paysans, dans l'intérêt des propriétaires fonciers et des capitalistes. Nous disons que notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat... Est moral ce qui contribue à la destruction de l'ancienne société d'exploiteurs et à l'union de tous les travailleurs autour du prolétariat, bâtisseur de la nouvelle société communiste » (1).

De là ces fluctuations : prôner des salaires différenciés en 1918 est contre-révolutionnaire; prôner un salaire égal pour tous depuis 1920 est contre-révolutionnaire. Pousser à la collectivisation absolue en 1920 est pure orthodoxie, y pousser durant la N. E. P. est contre-révolutionnaire; la combattre en 1930, lors du plan quinquennal, est dévier à droite; la prôner en 1936 est dévier à gauche. Le malheur est que l'on paie cher toutes ces déviations !

« L'ordre moral aussi bien que l'ordre juridique ne serait plus dès lors qu'une émanation du système économique en vigueur : il ne serait fondé que sur des valeurs terrestres, changeantes et caduques » (n. 12).

Quant à Dieu, il n'aurait nulle place en pareille société.

« Bref, on prétend ouvrir une ère nouvelle, inaugurer une nouvelle civilisation résultant d'une évolution aveugle, une humanité sans Dieu ! » (n. 12).

(1) LÉNINE, *o. c.*, t. XXV, pp. 465-466.

II. Jugement de l'Église sur le communisme doctrinal.

Par l'exposé fait plus haut, on a pu juger que le communisme est une philosophie du monde, de la vie, de la société intégralement matérialiste. Il est le matérialisme admis comme point de départ : tout est matière en mouvement; il est le matérialisme adopté comme interprétation des faits : on a vu avec quelle ingéniosité il s'évertuait à donner de la liberté, de l'égalité, de l'origine de l'État, de l'idée de Dieu, de la monogamie, des explications totalement économiques; il est le matérialisme poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques, jusqu'aux inventions dialectiques les plus subtiles, jusqu'aux simplifications et négations les plus absolues et les plus arbitraires, jusqu'à la candeur et à la plus extrême naïveté. Le communisme est matérialiste, héroïquement matérialiste, jusqu'à la bêtise : car n'est-ce pas y atteindre que d'accepter pour demain l'illusion béate de l'existence possible d'hommes paradisiaques en contradiction la plus flagrante avec les expériences unanimes de l'histoire de tous les siècles?

Que l'Église condamne un matérialisme aussi total (1) qui nie le spirituel, l'au-delà, Dieu, qui corrompt les notions de liberté, d'égalité, d'État, qui s'en étonnera? On sent passer dans les lignes de la condamnation une émotion profonde, une indignation qui ne parvient pas à se dominer pleinement :

(1) Lénine est à l'affût et pourchasse impitoyablement la moindre tentative d'introduction d'idéalisme dans la philosophie marxiste. Tout son livre « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (*o. c.*, t. XIII) ne vise qu'à redresser dans un sens strictement matérialiste toutes les déviations, d'ailleurs minimes, de philosophes marxistes et socialistes vers l'idéalisme. Lénine, si âpre et si mordant à se moquer des réfutateurs du matérialisme qui le critiquent sans l'avoir lu ou compris, ignore tout lui-même « medice, cura teipsum » du réalisme thomiste. Pas une référence à cette philosophie dans ses volumes. Et pourtant elle lui aurait montré qu'il y avait moyen de croire à l'existence objective de la matière, à la « chose en soi », ce qu'il veut avant tout sauvegarder, sans être pour cela uniquement matérialiste et en faisant sa part de vérité à l'idéalisme. Le thomisme, réalisme rationnel, est une synthèse médiane qui intègre tout ce qu'il y a de vérité dans le matérialisme et dans l'idéalisme. Mais Lénine n'a que mépris pour la scolastique. Il n'a vu que la pelure et n'a pas compris la saveur du fruit.

« Vénérables frères, voilà le nouvel Évangile que le communisme bolchévique et athée prétend annoncer au monde, comme un message de salut et de rédemption ! Système rempli d'erreurs et de sophismes, opposé à la raison comme à la révélation divine; doctrine subversive de l'ordre social puisqu'elle en détruit les fondements mêmes, système qui méconnaît la véritable origine, la nature et la fin de l'État, ainsi que les droits de la personne humaine, sa dignité et sa liberté » (n. 14).

L'encyclique ne juge pas utile de développer bien longuement les raisons de sa condamnation. D'autres encycliques l'avaient fait avant elle. Mais il n'est aucun chrétien qui n'en comprenne les motifs.

III. Exposé des méthodes d'action du communisme.

Après avoir « dans une brève synthèse exposé les principes du communisme athée », l'encyclique entreprend de « montrer ses méthodes d'action » (n. 7). L'on comprendra qu'elle ne pouvait entrer dans des descriptions minutieuses ni en des énumérations complètes; pas plus qu'elle, nous ne pourrons le faire, car la matière est quasi infinie. Du moins, l'encyclique donne-t-elle les caractéristiques essentielles de l'action communiste, et explique-t-elle par là comment « un tel système, depuis longtemps dépassé scientifiquement et démenti par la réalité des faits, puisse se répandre aussi rapidement dans toutes les parties du monde » (n. 15).

1. *Les promesses éblouissantes.*

Nous vivons en un temps où presque tous aspirent à des changements. Il semble bien qu'on soit réellement arrivé à un tournant de la civilisation et qu'un monde nouveau soit en gestation. L'échec grandiose de l'économie libérale n'est plus ignoré que de quelques éminents économistes, attardés et myopes. L'économie libérale a permis un énorme accroissement des moyens de production, elle a considérablement accru la richesse du globe — qui s'est inéquitablement répartie entre les hommes —, mais, matérialiste en ses principes et en son esprit, ni plus ni moins que le communisme, elle n'est pas parvenue à assouvir l'âme de l'homme. En un monde sans âme,

sans horizon surnaturel, sans philosophie chrétienne de l'au-delà et du sens de la souffrance, les hommes sont de plus en plus universellement mécontents et pleurent un Hôte inconnu qu'ils ignorent et vers qui ils aspirent, un paradis qu'ils ont nié dans l'au-delà mais dont ils sont nostalgiquement épris. Si malades que soient les hommes modernes, et si pécheurs soient-ils, malgré d'innombrables et continuels bouleversements passionnels de surface, ils portent quasi tous au cœur, comme en un océan immuable, l'espoir, le sens inné, le désir et l'amour de la paix, de la vérité, de la justice, du bonheur. Tous les partis qui veulent réussir sont tenus de tenir compte de cet homme profond, aux ambitions gigantesques et aux soifs inaltérées, à l'idéal très pur; quelle que soit la brutalité réelle de leurs méthodes, ce n'est qu'au nom de la justice (1) qu'ils parviennent à les utiliser et à les faire accepter; quel que soit le frelaté réel du paradis qu'ils promettent, ils le doivent présenter, à peine d'échouer, comme étant de meilleure justice, de plus grande beauté humaine. C'est ce que font les communistes pour leur marchandise matérialiste (2). Ils la présentent comme une « rédemption », comme un idéal « de justice, d'égalité et de fraternité » (n. 8). Ils font les promesses « les plus fallacieuses » (n. 8), « les plus éblouissantes » (n. 15). Ils proposent des « objectifs parfaitement légitimes, l'amélioration du sort des classes travailleuses, la suppression des abus réels provoqués par l'économie libérale, une répartition plus équitable des richesses » (n. 15), ils les « mettent habilement en relief suivant les temps et les lieux » (n. 15), en cachant « la brutalité inhumaine et repoussante de leurs principes et de leurs méthodes » (n. 15) et par là, par cet appel au fond éternel de l'homme dont nous

(1) Qu'on se souvienne de la Révolution française ou du terrorisme soviétique actuel. Tout tribunal est obligé de sauvegarder les apparences de la justice et n'oserait avouer qu'il condamne des innocents. Il le fait peut-être en réalité; il n'oserait pas dire qu'il le fait.

(2) S'il est une doctrine incapable d'assouvir l'homme, c'est bien le matérialisme total. Même si le communisme arrivait à réussir économiquement, il est voué à échouer spirituellement, car s'il faut donner à l'homme son « pain quotidien », « l'homme ne vit pas seulement de pain ».

avons parlé, ils parviennent à séduire masses et esprits distingués, idéalistes aussi généreux que naïfs. On connaît le slogan communiste d'aujourd'hui, particulièrement bien adapté à nos circonstances actuelles, de misère chez beaucoup et d'insécurité entre les nations : « le pain, la paix, la liberté ». Qui ne souscrirait volontiers à pareil programme, incontestablement humain ? En dehors des égoïstes qui ont du pain, ceux-là seuls résisteront aux charmes de ces mots de sirènes, qui savent que ce pain qu'on leur promet, c'est le pain d'U. R. S. S. rationné hier, cher aujourd'hui, c'est la « paix qui règne à Varsovie », la paix de la nation qui attise partout « les antagonismes de race, les divisions et les oppositions » (n. 15) des partis et les conflits sociaux, c'est la liberté de penser selon « la ligne générale », à peine d'être traité de contre-révolutionnaire, envoyé en des camps de concentration ou fusillé.

2. *Propagande* (1).

« De plus, la diffusion si rapide des idées communistes, qui s'infiltrent dans tous les pays grands et petits, civilisés ou moins développés, au point qu'aucune partie du monde n'y échappe, cette diffusion s'explique par une propagande vraiment diabolique, telle que le monde n'en a peut-être jamais vu : propagande dirigée par un centre unique et s'adaptant très facilement aux conditions des différents peuples; propagande qui dispose de grands moyens financiers, d'organisations gigantesques, de Congrès internationaux, de forces nombreuses et bien disciplinées; propagande qui se fait par des tracts et des revues, par le cinéma, le théâtre et la radio, dans les écoles et même dans les Universités, qui envahit peu à peu tous les milieux même les meilleurs, si bien que le poison pénètre presque insensiblement et toujours davantage les esprits et les cœurs » (n. 17).

IV. Jugement de l'Église sur l'attitude pratique a tenir vis-a-vis des méthodes d'action communiste.

L'on devine quelle va être la conclusion de l'encyclique : une solennelle mise en garde des fidèles contre les séductions habiles de la propagande communiste.

(1) Il nous est impossible de commenter ce passage sans de longs développements. Il est du reste très parlant par lui-même.

« Le communisme athée s'est montré au début, tel qu'il était dans toute sa perversité, mais bien vite il s'est aperçu que de cette façon il éloignait de lui les peuples; aussi a-t-il changé de tactique et s'efforce-t-il d'attirer les foules par toutes sortes de tromperies, en dissimulant ses propres desseins sous des idées en elles-mêmes bonnes et attrayantes.

« Ainsi, voyant le commun désir de paix, les chefs du communisme feignent d'être les plus zélés fauteurs et propagateurs du mouvement pour la paix mondiale; mais, en même temps, ils excitent à une lutte des classes qui fait couler des fleuves de sang, et, sentant le manque d'une garantie intérieure de paix, ils recourent à des armements illimités.

« Ainsi encore, sous divers noms qui ne font pas même allusion au communisme (1), ils fondent des associations et des revues, dans le but de faire pénétrer leurs idées en des milieux dont l'accès leur eût été difficile autrement; bien plus, ils tentent, avec perfidie, de s'infiltrer jusqu'en des associations franchement catholiques et religieuses.

« Ainsi, sans rien abandonner de leurs principes pervers, ils invitent les catholiques à collaborer avec eux sur le terrain humanitaire et charitable comme on dit, en proposant parfois même des choses entièrement conformes à l'esprit chrétien et à la doctrine de l'Église.

« Ailleurs, ils poussent l'hypocrisie jusqu'à faire croire que le communisme, dans les pays de plus grande foi et de civilisation plus avancée, revêtira un aspect plus doux, n'empêchera pas le culte religieux et respectera la liberté de conscience. Il y en a même qui, s'en rapportant à certaines modifications introduites depuis peu dans la législation soviétique, en concluent que le communisme est près d'abandonner son programme de lutte contre Dieu » (n. 57).

L'encyclique ne se borne pas à cette mise en garde. Elle fait plus.

On sait, qu'en France notamment, les dirigeants communistes ont adopté vis-à-vis des catholiques, ce que l'on a appelé : « la politique de la main tendue »; ils proposent aux catholiques, faisant taire de part et d'autre les oppositions radicales des principes philosophiques et faisant trêve à toute lutte sur le

(1) « Le *Secours Rouge international* est devenu le *Secours populaire de France;* le *Secours ouvrier international* devient l'*Association nationale de soutien de l'enfance;* l'*Association des écrivains et artistes révolutionnaires* se transforme en *Association des écrivains pour la défense de la culture* ». *Dossiers de l'Action Populaire, 25 mars 1937*, p. 691.

terrain religieux, de faire un bout de chemin ensemble, à la poursuite d'objectifs communs. Ils ajoutent du reste qu'ils sont athées mais respectueux des convictions religieuses. En Belgique, alors qu'avant les élections du 11 avril 1937, « La Voix du Peuple », l'organe communiste, ne proposait à toutes sauces que « le front populaire », l'unité des socialistes et communistes, elle a, depuis lors, élargi sa formule, prône un « front démocratique » ouvrier, auquel elle a convié les démocrates-chrétiens. Son invitation fut du reste refusée dès le lendemain.

Pour mieux comprendre l'esprit de cette tactique de « la main tendue » et la conclusion qu'en déduira l'encyclique, il vaut la peine de citer ces passages de Lénine :

« La religion est l'opium du peuple : cette sentence de Marx constitue la pierre angulaire de toute la conception marxiste en matière de religion. Religions et églises modernes, organisations religieuses de toute sorte, le marxisme les considère toujours comme des organes de réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à abrutir la classe ouvrière » (1).

« Dans les pays occidentaux, il ne faut pas déclarer la guerre ouverte à la religion. « Déclarer une telle guerre à la religion, c'est, dit Engels, être plus Bismarck que Bismarck lui-même »... Engels exigeait que le Parti ouvrier travaillât patiemment à l'œuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, œuvre aboutissant au dépérissement de la religion, au lieu de se jeter dans les aventures d'une guerre politique contre la religion... » (2).

« Nous devons combattre la religion. C'est l'a. b. c. de tout le matérialisme, et partant du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'a. b. c. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut *savoir* lutter contre la religion. Or, pour cela, il faut expliquer dans le sens matérialiste la source de la foi et de la religion des masses »... (3).

« Nous devons non seulement admettre, mais travailler à attirer au Parti... tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu; nous sommes absolument contre la moindre injure à leurs convictions religieuses, mais nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme » (4).

(1) LÉNINE, *Marx, Engels, Marxisme*, Paris, Éditions sociales internationales, Bibliothèque marxiste n° 20, p. 248.

(2) *Ibid.*, p. 249.

(3) *Ibid.*, p. 250. — (4) *Ibid.*, p. 254.

Or l'esprit du programme est essentiellement matérialiste et antireligieux. Être éduqué dans l'esprit de ce programme, c'est donc être voué à l'asphyxie religieuse lente mais infaillible.

Nul ne s'étonnera dès lors, que, tandis qu'avec d'autres adversaires l'Église admet une collaboration passagère pour des objectifs limités et honnêtes, elle la condamne ici, sur quelque terrain que ce soit, même « sur le terrain humanitaire et charitable comme on dit », même si étaient proposées « des choses entièrement conformes à l'esprit chrétien et à la doctrine de l'Église ». Nul ne niera la sagesse d'une telle directive sur le terrain de l'action.

« Veillez, vénérables frères, à ce que les fidèles ne se laissent pas tromper. Le communisme est intrinsèquement pervers, et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne » (n. 58).

(A suivre)

Bruxelles. René BOIGELOT, S. I.